

PUBLICATION MENSUELLE

OCTOBRE 1945

Enfantines

La guerre vue et jugée par les enfants

L'EXOD



Editions de l'Imprimerie à l'École
VENCE (ALPES-MARITIMES)

N° 106

C.C. Marseille 115-03

PRIX : 5 fr.

EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE

C. FREINET, Vence (Alp.-Mar.)

Chèques postaux Marseille : 115-03

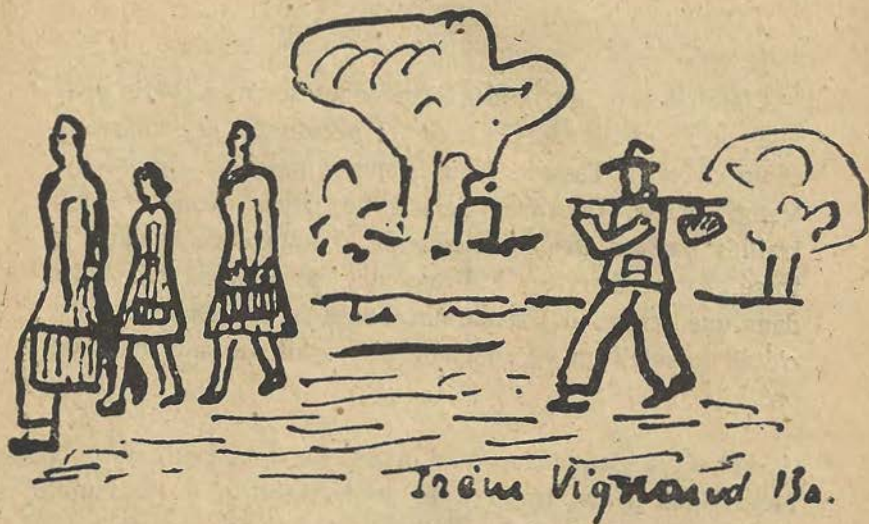
COLLECTION DE BROCHURES ENFANTINES

Abonnement d'un an 40 fr.
Le numéro 5 fr.

FASCICULES PARUS ET EN VENTE

1. Histoire d'un petit garçon dans la montagne.
2. Les deux petits rétameurs.
3. Récitations. (Poèmes d'enfants).
4. La mine et les mineurs.
5. Il était une fois...
6. Histoire de bêtes.
7. La si grande fête.
8. Au pays de la soierie.
9. Au coin du feu.
10. François, le petit berger.
11. Les charbonniers.
12. Les aventures de quatre gars.
13. A travers mon enfance.
14. A la pointe de Trévignon.
15. Contes du soir.
17. Le journal du malade.
18. La mort de Toby.
19. Gai, compagnons.
20. Le peine des enfants.
21. Yves, le petit mousse.
22. Émigrants.
23. Les petits pêcheurs.
24. Quenouilles et fuseaux.
25. Le petit chat qui ne veut pas mourir.
26. ... Malin et demi.
27. Métayers.
28. Bibi, l'oie périgourdine.
29. La bête aux sept têtes.
30. Au pays de l'antimoine.
31. Maria Sabatier.
32. Que sais-tu ?
33. En forêt.
34. L'oiseau qui fut trouvé mort.
35. Diables.
36. Le Tienne.
37. Corbeaux.
38. Notre Coopérative.
39. Barbe-Rousse.
40. Chômage.
41. Pétoule.
42. Pierre-la-Chique.
43. Le mariage de Niko.
44. Histoire du chanvre.
45. La farce du paysan.
46. La famille Loiseau-Loiseau en 1830.
47. La Misère (contes).
48. Les contrebandiers.
49. Un déménagement compliqué.
50. Arrière, les canons !
51. La plaine est vaste comme une mer...
52. Musicien de la Famine (contes).
53. Dans la mare du Beau Rosier.
54. La Fleur d'Argent.
55. Au Pays des Neiges.
56. Le Pec.
57. L'École d'Autrefois.
58. Histoire de Blanchet.
59. Bêtes sauvages.

La Guerre



MOBILISATION ! GUERRE ! Ces deux mots tombèrent sur un beau matin de septembre 1939.

Le drame terrible était commencé et nous y étions mêlés.

1940 ! C'est la débâcle ! Les troupes allemandes se rapprochent. Déjà les routes commencent à se garnir de **soldats** et de réfugiés.

Pour aller on ne sait où !

L'EXODE

C'était le 10 Juin 1940 quand nous sommes partis pour aller on ne savait où. On était 31 personnes, une charrette et un cheval à Tassiot. Nous sommes passés à Roussigny, Vaugrigneuse, Dourdan, Saint-Ville. Nous avons été mitraillés par les avions allemands. J'étais couché dans le fossé. Avant d'arriver à Beaugency nous avons fait halte dans une ferme. Il y avait une boule de feu dans le ciel : c'était le soleil qui se couchait. Il y avait des ânes dans un pré.

Arrivés à Beaugency nous avons suivi la Loire jusqu'à Mer. Nous avons traversé le pont avant qu'il ne saute. Nous sommes arrivés le 20 juin 40, à 7 heures du soir, à Vernou en Sologne. Le retour à la maison m'a semblé moins long que l'aller. J'ai vu un canon éclaté et un homme à côté qui était mort. On voyait des cadavres d'hommes, de femmes et d'animaux. Arrivés aux Molières, nous avons 4 voitures et 5 chevaux, dont 4 chevaux de l'armée française. Nous n'étions plus que 15 personnes parce que, au retour, 2 charrettes s'étaient séparées à Saint-Ville.

Nous avons fait environ 400 kms en tout.

Des enfants pieds nus !...

Des bébés affamés !...

J'ai vu passer des petits enfants qui étaient les pieds nus et ils avaient la rougeole. Un pauvre vieillard était fatigué et il s'endormait dans la voiture; il était nu-tête. Il y avait des bébés qui paraissaient avoir un an ou deux et qui ne marchaient pas. Ce matin, il y avait des camions à côté de chez nous; les militaires ne parlaient pas français; je ne comprenais rien de ce qu'ils disaient. Ma grand'mère ne pouvait pas prendre de l'eau à la fontaine, car ils étaient



en train de se débarbouiller la figure et les mains. On ne pouvait presque plus passer.

NOUS FUYONS !

Nous fuyons, nous aussi, l'avance allemande. Nous avons déjà traversé la Loire mais pas sans peine, car tout le long du trajet ce ne sont que des coups de mitrailleuses.

Nous sommes dans une grange où l'on a éparpillé une forte couche de foin. Nous n'avons pas avec nous notre père qui conduit les convois de soldats. Ma mère cherche vainement du ravitaillement. Elle a pu trouver un peu de lait pour les deux petits bébés qui sont avec nous, et qui réclament à chaque instant, à maman, leur biberon.

Ma mère trouve ce peu de lait bien maigre pour nous tous. Elle me confie le lait pour recommencer ses recherches et me dit : « Tu n'as qu'à le mettre chauffer sur la lampe à alcool et, s'il n'y a pas assez d'alcool, tu n'auras qu'à en verser un peu ». Vite, je saute sur notre seule casserole, je verse le lait, j'allume la lampe. Elle brûle, mais pas assez pour chauffer le lait. Alors, je saisis la bouteille et je verse dans la lampe. Une explosion se produit, le feu est dans la bouteille. Perdant mon sang-froid, je lâche la bouteille, le feu se répand sur le foin; je crie, j'appelle mon frère, qui vient avec un vieux sac et nous réussissons enfin à éteindre l'incendie qui aurait fini par gagner le tas de foin.

Ma mère est de retour, elle ramène un lapin qu'elle tient à la main. Mon frère lui raconte ce qui vient de se passer. Juste à ce moment, un camion de soldats arrive et le chef dit à ma mère : « En route, ma bonne dame, le pont de la Loire vient de sauter ». Vite nous montons les bicyclettes et nous grimpons aussi. Le camion part. Nous pensons à notre père, parti depuis le début de la guerre et vu une seule fois depuis. Où est-il? Que fait-il ?



Enfin, nous sommes sur une route goudronnée et entourés de chaque côté par un bois. Nous roulons encore assez vite depuis environ une demi-heure. Soudain une grande secousse se fait sentir ; nous soulevons la bâche qui nous emprisonne et nous voyons que le camion est dans le fossé et tous les camions qui suivent derrière se sont arrêtés de la même façon. Nous avons à peine le temps de voir, que nous entendons un feu nourri de mitrailleuses, et les balles sifflent à nos oreilles. Vite, nous rentrons dans le camion et refermons la bâche. Les soldats nous expliquent que les camions ont été mis exprès dans le fossé pour faire croire aux pilotes italiens que nous sommes touchés afin qu'ils continuent leur route. Le bruit des moteurs ne se faisant plus entendre les camions repartent.

Les routes sont encombrées de personnes fuyant aussi l'avance allemande.

Enfin, notre camion s'arrête et nous recevons l'ordre de descendre et d'attendre ici, jusqu'au lendemain matin. On nous indique une école pour y passer la nuit. Donc, nous devons passer la nuit dans le préau de l'école avec seulement deux couvertures pour dix ; nous risquons d'avoir bien froid. Alors, ma mère décide de chercher une maison. Toute la journée elle cherche. Enfin, le soir vers sept heures, elle revient et dit : « J'ai trouvé une dame qui veut bien en prendre six pour passer la nuit ». Moi je suis compris dans ces six.



Le soir venu, ma mère nous emmène chez la dame, qui nous fait bon accueil. Elle a préparé un matelas avec des couvertures.

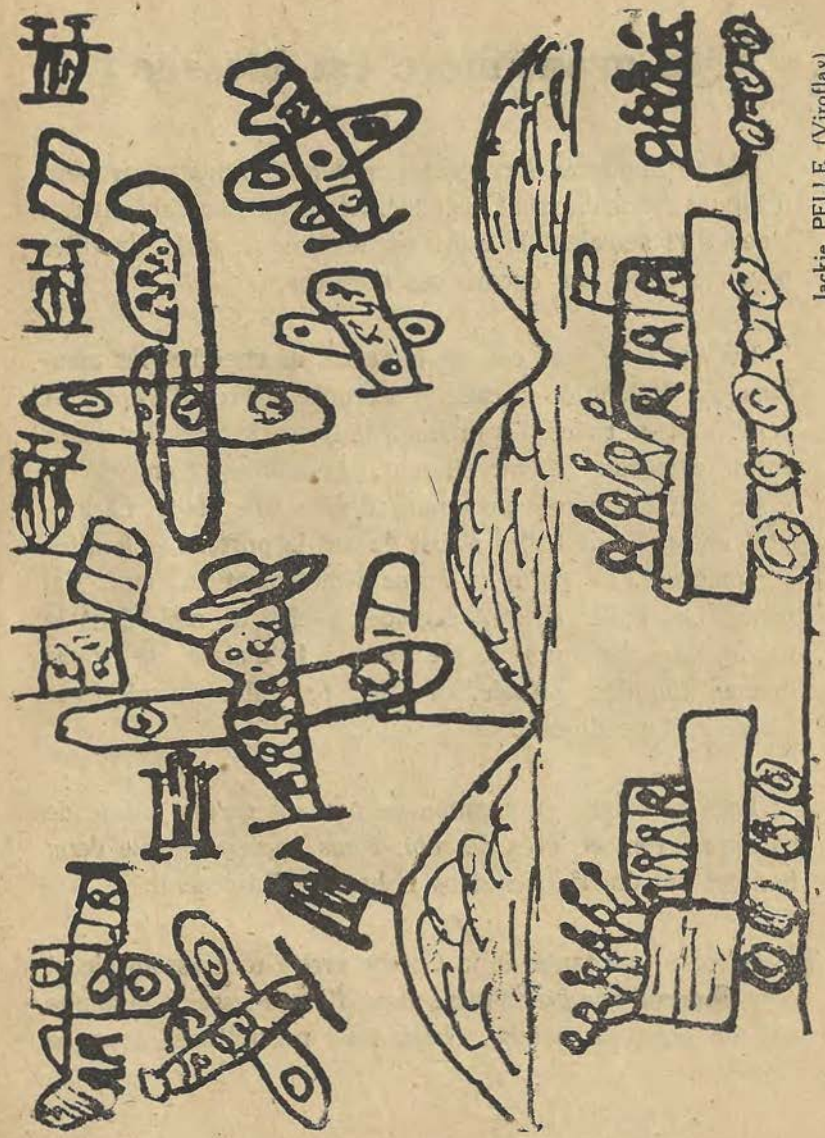
Aussitôt couché, je me mets à penser à tout ce qui s'est passé dans la journée, puis je m'endors d'un profond sommeil.

Le matin, lorsque je me réveille, il fait grand jour. Justement ma mère entre. Je me lève; j'ai dormi tout habillé.

De là nous rejoignons la cour de l'école ; notre déjeuner ne comprend qu'un morceau de pain et des confitures. Puis nous allons nous installer sous un marronnier. Vers dix heures des avions apparaissent à haute altitude, puis un bruit de moteur se fait entendre plus violent et un avion passe en rase motte et disparaît. Une femme surgit en courant, en pleurant et elle crie : « Les Boches, oui, les Boches je les ai vus, il y en a un qui a cassé le fusil d'un soldat français ; ils arrivent ». Mais la journée se passe sans que l'on voie un seul Boche. Au soir, nous sortons de l'école pour nous disperser dans la campagne. Un bruit de chaînes se fait entendre et des tanks passent.

Une personne crie « Au feu ! » ; nous courons vers l'endroit où nous voyons une flamme qui s'élève dans le soir. Juste on entend : « Attention, voilà les Boches ! ». Nous ne bougeons pas et quelques-uns se présentent et ordonnent d'éteindre le feu par tous les moyens. On apprend que c'est une forge qui brûle. Vite des hommes saisissent des seaux, font la chaîne et jettent l'eau sur le foyer qui flambe. A un certain moment cinq explosions. Puis des Allemands s'approchent de nous et nous disent quelque chose comme : « gautechlouf ! chhauffen » !

Vite nous allons au lit, nous devons reprendre le chemin du retour demain, à pied certainement.



Jackie PELLE (Viroflay)

Ma grand'mère est blessée !

C'était la guerre. Les soldats en déroute nous apportaient quelques échos du front disloqué. Les avions harcelaient nos troupes et semaient la mort sur les routes, mais Vareilles ne connaissait pas encore ces horreurs.

Un matin de juin, comme je venais de chercher les moutons qui étaient au pacage, j'entendis un vol d'avions. A peine avais-je rentré les brebis à la bergerie, que des coups forts, assourdis se succédèrent. Les vitres tremblèrent. « Ce sont les avions qui bombardent », me dis-je. Et aussitôt une grêle de balles s'abat devant la porte. Les feuilles se soulèvent. La porte se ferme violemment sur moi. J'ai peur ! Les balles se sont écrasées à côté de moi, dans le gazon, dans les murs. Je me sauve à la maison. Je trouve maman inquiète, affolée. « Ah ! te voilà, tu n'es pas blessé ? » me dit-elle.

Tout se calme. Je tremble en pensant qu'une rafale de balles est tombée près de moi. Nous apprenons que deux bombes ont été lâchées dans le bois de Basseneuil.

Soudain, ma tante de la Combe arrive tout essoufflée et nous apprend que grand'mère vient d'être blessée à la jambe par un éclat de bombe. Nous nous précipitons, nous ne

pensons déjà plus aux avions, aux balles, ni aux bombes. Grand'mère était cachée derrière un arbre et la bombe est tombée à trente mètres d'elle environ. Un éclat lui a coupé le talon. Nous partons vers le bois. Grand'mère est couchée par terre, le visage pâle, crispé et pourtant souriant. Son pied baigne dans une mare de sang. Les hommes arrivent. Ils la portent jusqu'à la Combe. Là, une auto l'em-mène à la clinique. Sur la route, les avions mitraillent toutes les voitures. Nous arrivons à la Souterraine. Plus de chirurgien, plus d'infirmiers. Nous filons vers Guéret, au château des Rosiers. C'est là que tous les blessés arrivent pour se faire soigner. Les infirmières emmènent ma grand'mère dans la salle. Nous la suivons. Quelles tristes scènes dans cette salle. Des blessés crient, pleurent, se roulent à terre. Un homme a une jambe coupée, un autre a le bras traversé par une balle. Une mère pleure en voyant son mari qui a reçu un éclat de bombe dans la poitrine. Le chirurgien fait une piqûre à grand'mère, et avec ses infirmières lui nettoie le talon. Il craint la gangrène. Les avions bombardent encore. De temps en temps une bombe éclate. Ma tante et mon cousin passent la nuit avec grand'mère, et nous rentrons tristement à la maison en pensant à la bonne grand'mère que nous avons laissée et qui souffre.

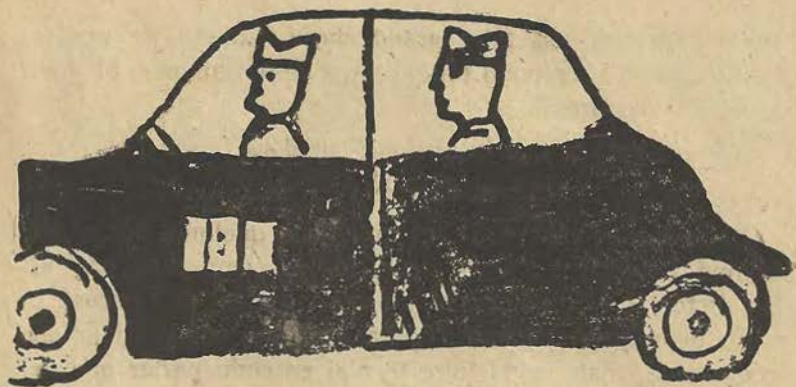
Pauvre grand'mère, je ne te reverrai plus. C'était déjà trop tard quand on a pu te soigner.

La campagne s'emplit de cris !

...Bientôt de sinistres oiseaux envahirent le ciel. Un matin, nous étions en train de faner non loin de la maison lorsque l'appel déchirant de la mitrailleuse nous fit lever la tête. Bientôt ce ne furent que coups succédant aux coups.

Dès la première rafale la campagne s'emplit de cris. Des femmes avec leurs enfants s'enfuyaient à travers champs dans n'importe quelle direction, mais bientôt elles étaient obligées de revenir sur leurs pas, car elles n'étaient pas plus rassurées dans un endroit que dans un autre. La guerre était dans le ciel et le ciel est plus grand que nos champs.

Avec toute notre famille, nous nous réfugiâmes dans la cave. Moi je tremblais comme une feuille (ce n'était pas de froid), mais ce qui inquiétait surtout ma mère, c'était l'absence de mon père. Il était parti depuis le matin chez le meunier, à cinq kilomètres de chez nous. Elle disait de temps en temps : « Avec le monde qu'il y a sur les routes, savoir s'il pourra passer ? » C'était vrai, car sur la route, ce n'étaient que camions, motos, bicyclettes, chevaux, soldats, civils, réfugiés et bohémiens. Au-dessus de tout cela, les avions survolaient ce coin de France si actif, et pour l'activer un peu plus, ils lançaient quelques bombes par ci, par là. Bientôt, le bruit des bombes s'éloigna. Nous sortîmes de notre cachette et nous regagnâmes la maison. Le soir on se coucha inquiets : pas un ronronnement d'avion pourtant ; pas un coup de feu. Seul, sur la route, le pas d'une troupe de soldats à cheval. Le lendemain, les avions survolèrent les ruines qu'ils avaient accumulées. Pendant



Janine Barozzoro

plusieurs jours, ils revinrent et bombardèrent encore. Les réfugiés couchaient dans le foin, fatigués, inquiets, apportant toutes sortes de nouvelles alarmantes. Bientôt tout se tut. La vie normale reprenait.

Mais, alors, nous apprîmes la triste nouvelle : l'armistice avec les Allemands fut signé le 19 juin 1940.

Réfugiés !

Depuis plusieurs jours nous avons avec nous des petits réfugiés de Suresnes et de Lacourneuve qui fréquentent l'école.

Dans notre classe, cinq sont venus. Parmi eux, Quentin est le plus amusant. Il a le visage allongé, le sourire bouffon, la mèche rebelle. Toujours de bonne humeur, souvent dis-

trait, il ne sait pas faire grand chose. Lorsque le maître l'interroge, il lui répond toujours : « Je ne sais pas, M'sieu, je ne l'ai pas appris ».

« — Qu'est-ce que tu as donc fait dans ta vie ?

— On ne faisait pas de leçons ».

Si le maître essaye de lui enseigner quelques règles, il répond bravement : « M'sieur, je ne comprends pas ». En dictée il a toujours dix ou seize fautes; il s'excuse : « En orthographe, je ne suis pas calé, je suis meilleur en géographie, mais en histoire je n'ai entendu parler que de Rémus et de Romulus ».

L'autre jour, le maître lui demandait des mots de la famille de chars. Jacques ne trouvant aucune réponse, le maître lui souffle : « celui qui fait les chars ». Alors il crie, très fier : « la chatte, Monsieur ». Nous éclatons tous de rire, et Jacques reprend de plus belle : « Si, Monsieur, la chatte fait les petits chats ». Depuis ce jour, nous l'appelons « la chatte ».

Ce brave Jacques nous procure de bons moments de récréation.

*
* *

A leur arrivée, nos camarades réfugiés de Paris nous intéressaient par leurs histoires drôles, leur air de tout connaître la façon dont ils nous racontaient les scènes de bombardements. Maintenant ils ont fini de nous étonner et nous les trouvons moins amusants.

Il y a longtemps que nous, les filles, nous n'en parlons plus. D'ailleurs, les uns sont turbulents, d'autres méchants,

Le reste taquin, et tous sont hâbleurs. Le plus insupportable c'est Kawezinski, surnommé Papaski ou, comme dit Marie-Thérèse : Ce Ginski. Il est Polonais d'origine, Polonais, très blond et très gros. Il est très en retard et très paresseux. Pendant l'absence de Monsieur Bouhet, Monsieur Sauvage a bien essayé de l'obliger à apprendre ses leçons. Les menaces, les punitions restent sans effet.

Il mange les raves toutes crues et, aux récréations, il cherche toujours quelques bouts de planchettes pour faire un minuscule panier.

A la sortie de la classe, il nous accompagne jusqu'à « La Croix Marchat » et, à chaque instant, il tire la capuche de Simone. Simone, en colère, crie : « Caparaski ! Caparaski ! » Il rit en se retournant et recommence quelques instants après.

En continuant notre route Odette me dit : « A qui penses-tu ? »

— A Caparaski, bien sûr. »

*
**

Nous ne sommes pas, hélas, au bout de nos peines. Nous aurons à subir l'occupation allemande. Mais, heureusement, viendra ensuite le maquis. Puis les Jeep sillonneront nos routes. Nous serons délivrés.

TABLE DES MATIÈRES

Pour aller on ne sait où :

- L'exode* Marc SEVILLE (12 ans), Les Molières (S.-et-O.).
- Des enfants pieds nus* Georgette FAVIER (10 ans), La Palisse (Allier).
- Nous fuyons !* Maurice BUFFIN (13 ans), Vareilles (Creuse).
- Ma grand'mère est blessée..* Pierre AUCLAIR (13 ans), Vareilles (Creuse).
- La campagne s'emplit de cris.* Roger TERRASSON (12 ans), Vareilles (Creuse).
- Réfugiés* Odette DAUPHIN (12 ans), et Jeanine MOTHY (11 ans), Vareilles (Creuse).
-

Suite des fascicules parus
et en vente au prix uniforme de 5 fr.

- | | |
|---|---|
| 60. Les Loués. | 88. Vacher du Lozère. |
| 61. Firmin. | 89. Les Enfants de Coco. |
| 62. La Naissance des Jours
(contes). | 90. Ils jouaient... |
| 63. Anes et Mulets. | 91. Fatma raconte. |
| 64. Sans Asiles... | 92. Les Montagneites. |
| 65. Ecoute, Pépée... | 93. Joie du monde. |
| 66. Grand'mère m'a dit... | 94. Crimes. |
| 67. Halte à la douane !... | 95. Diouf Sambou, enfant du
Sénégal. |
| 68. Histoires de Marins. | 96. La Mer. |
| 69. Longue queue, plume d'or, | 97. Houillos ou la découverte de
la houille. |
| 70. Grèves. | 98. Le Ramadan. |
| 71. Au bord de l'eau. | 99. Biquette. |
| 72. Les Deux Perdreaux. | 100. Tim et Grain d'Orge. |
| 73. La petite fille perdue dans
la montagne. | 101. Ame d'enfant. |
| 74. Conte d'une petite fille qui
s'était cassé la jambe. | 102. Les aventures de cinq Mar-
cassins. |
| 75. Sur le Rhône. | 103. Lettres du Sénégal. |
| 76. Christophe. | 104. Merlin-Merlot. |
| 77. Pâtre en Auvergne. | 105. Les têtards des Bérudières. |
| 78. Les Hurdes. | |
| 79. Nouvelles aventures de Coco. | Collection complète des |
| 80. Au bord du lac. | 105 numéros 400. » |
| 81. Hispire de Porsogne. | |
| 82. Six petits enfants allaient
chercher des figues... | |
| 83. En gardant. | |
| 84. Barbichon, le lièvre malin. | Gris, Grignon, Grignette. 20. » |
| 85. Saute-Rocher, le petit cha-
mois de la montagne. | La revanche de Cornanau 20. » |
| 86. Petit réfugié d'Espagne. | Petit Paysan (linos d'en-
fant) 15. » |
| 87. Nomades. | |

ACHETEZ



L'IMPRIMERIE À L'ÉCOLE



Le gérant : FREINET,



IMPRIMERIE "ÆCITNA"
COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
27, RUE DE CHATEAUDUN
CANNES (ALPES-MARITIM.)
